

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 42

Artikel: Lo lârro que robè dâi tchoux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192552>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nastique plus fatigante et plus agaçante tout ensemble.

Les femmes à l'orchestre sont insupportables, parce qu'elles gâtent à ceux qui sont placés derrière elles tout le plaisir du spectacle. Là-dessus, il n'y a qu'un cri : leurs chapeaux ennuient tous les voisins. Il suffit parfois d'une méchante plume de rien du tout qui se dresse sur un chapeau bas de forme, pour dérober au malheureux assis derrière une vaste partie de la scène. Comme aujourd'hui l'agrément du spectacle est moins dans ce que l'on entend d'une pièce que dans ce qu'on en voit, vous jugez du dépit qui s'amasse et qui ferment au cœur du spectateur, lésé dans son plaisir. Il a payé, et payé fort cher pour tout voir, et il ne voit rien.

Il y aurait une réforme bien simple : C'est que les femmes convinssent d'une coiffure de théâtre. Il est clair qu'elles ne peuvent venir en cheveux, car il faudrait se faire coiffer spécialement, même pour les spectacles où l'on ne vient pas décolletées, en toilette de bal. Ce seraient bien des affaires. Mais ces dames ne pourraient-elles s'entendre pour jeter sur leurs cheveux une fanchon quelconque. Il va sans dire que je me sers du mot « fanchon » sans y tenir autrement. Je ne suis pas grand clerc en ajustements féminins, et il est probable qu'un morceau d'étoffe placé sur la tête doit avoir toutes sortes de noms, selon les formes qu'il affecte. Peu importe la forme ; nos modistes auraient assez de goût et de talent pour faire, avec un simple voile couvrant les cheveux, de délicieuses coiffures encadrant le plus joliment du monde de jolis visages.

On me dit que, en Allemagne, les femmes déposent au vestiaire ou gardent sur leurs genoux les chapeaux qui leur servent de coiffure, comme nous faisons des nôtres, nous autres hommes. Si l'un de nous s'avisa de garder, une fois le rideau levé, son chapeau sur la tête, on entendrait de beaux cris ! Et cependant, nos chapeaux d'homme, même les plus hauts de forme, sont moins gênants à la vue que ceux des femmes. En Angleterre, les femmes, au moins dans les années où j'ai suivi le spectacle à Londres, portaient sur leurs cheveux une manière de guipure ou dentelle qui était, à mon avis, d'un aspect très élégant et qui avait cet avantage de ne dérober à personne la vue du spectacle.

Chose bizarre ! nous voyons des femmes qui n'hésitent pas à arrêter les regards de toute une salle en déployant des chapeaux d'une envergure extravagante. Pas une n'oserait braver la mode en adoptant une coiffure rationnelle, qui ferait plaisir à tous leurs voisins !

— Je me ferais remarquer ! disent-elles !

Aux gens qui digèrent mal.

Nous empruntons les passages suivants à une intéressante chronique médicale du docteur A. Montel, dans l'*Estafette de Paris*. Il s'agit de la *dyspepsie*, malaise d'origine stomacale, qui s'accentue généralement au printemps, et dont on peut souvent se rendre maître avec un régime approprié et une hygiène bien comprise.

« La dyspepsie, dit M. Montel, étant définie *troubles fonctionnels du tube digestif*, c'est presque dire quels en sont les symptômes. On éprouve tout d'abord une sensation de pesanteur dans l'estomac, où les aliments séjournent plus longtemps que de coutume. Puis bâillements, éructations fréquentes, souvent des renvois acides, c'est-à-dire les phénomènes connus de tout le monde quand, selon l'expression familière, le dîner *ne passe pas*. Lorsque la dyspepsie — qui n'est pas l'indigestion — au lieu d'être passagère, dure plusieurs jours ou plusieurs semaines, il existe chez le malade un état particulier de malaise dont il ignore souvent la véritable cause.

On se réveille le matin avec une langue abominablement sale ; l'haleine a une odeur fétide particulière, les traits sont tirés, le teint blasard. L'appétit est fort irrégulier ; les digestions se font mal et il en résulte un état habituel de constipation ou de diarrhée : souvent ces deux phénomènes alternent. Dans une forme qu'on appelle la *dyspepsie flatulente*, le ventre est ballonné, car l'intestin se trouve distendu par une énorme quantité de gaz, résultat d'une chimification laborieuse. Cet état peut durer des mois et des années ; tout dépend de l'intensité de la maladie.

Or, comment y remédier ? Tout d'abord, il est nécessaire de connaître la cause du mal, afin de la supprimer, si possible ; sans quoi il y a bien des chances pour que tous les remèdes du monde restent impuissants. L'expérience nous ayant appris que la dyspepsie est une maladie très commune et liée intimement aux conditions sociales dans lesquelles nous vivons, il en résulte que l'hygiène et le régime forment presque à eux seuls la base du traitement.

On devient dyspeptique parce qu'on mange trop ou trop souvent ; parce que l'alimentation est trop succulente ou trop épicee ; parce qu'on abuse des farineux, des sauces, des ragouts ; parce qu'on mange trop vite ; parce qu'on n'agit pas assez et que l'estomac devient aussi paresseux que son propriétaire ; parce qu'on se laisse constiper ; parce qu'on absorbe une trop grande quantité de liquide ; parce qu'on se livre à des excès et des écarts de régime ; parce qu'on fume trop, etc., etc.

Le remède est donc tout indiqué. Si vous êtes un gros mangeur, mettez-vous un peu à la diète et modérez-vous ensuite quand vous serez guéri. Quarante-huit heures de bouillon et de potage au lait suffisent le plus souvent pour rétablir le cours normal des fonctions digestives. Rappelez-vous cette prescription d'un médecin anglais à son client milliardaire qui ne digérait plus : « Mylord, vivez avec un schelling (1 fr. 25) par jour et gagnez-le. » Evitez les plats que vous ne digérez pas facilement, restez plutôt sur votre appétit ; contentez-vous de

viandes grillées et rôties et abandonnez les légumes secs.

Nous savons que les légumes frais sont rares en hiver, c'est justement pourquoi la dyspepsie est si fréquente au printemps ; en outre, on contracte l'habitude du coin du feu, on ne prend pas assez l'air et on digère mal. On a beaucoup diné en ville, et l'on a besoin — sans métaphore — d'être mis au vert.

Il faut, après le repas, un exercice modéré sans fatigue, une promenade, par exemple.

Foyez la tendance au sommeil et gardez-vous bien de lire en mangeant ; évitez même les préoccupations d'esprit. Tout travail intellectuel appelle au cerveau une certaine quantité de sang dont l'estomac et l'intestin ont besoin pour digérer. Mâchez bien vos aliments, qui doivent subir un commencement de digestion sous l'influence de la salive et ne mangez pas trop vite. Evitez surtout la constipation, car la capacité de l'intestin est limitée et l'appétit se ressent vite de son obstruction prolongée. Ne buvez pas trop en mangeant, pour ne pas dilater votre estomac outre mesure ; évitez les excès de toutes sortes, surtout pendant la digestion, ne fumez pas à jeun.

Telles sont les règles générales que doit observer le dyspeptique. Mais il est bien évident que certains cas demandent une médication particulière. Les renvois acides seront utilement traités par les alcalins, la flatulence sera justifiable des cachets à base de magnésie, de charbon de peuplier et d'essence d'anis. Comme on le voit, nous nous sommes borné à indiquer ce qu'il faut *ne pas faire*. Ceux de nos lecteurs dyspeptiques qui nous obéiront à la lettre se trouveront guéris par cela même dans la proportion des deux tiers : les autres, dont le mal présentant un caractère spécial, réclame un traitement approprié, feront bien de consulter leur médecin et surtout de suivre ses prescriptions. »

Lo lärro que robè dái tchoux.

Onna bouna repassâie fâ dái iadzo dão bin po corredzi cauquon ; mà quand on a étâ vouistâ, et quand bin on l'a pas robâ, on sè tirè pas ein derrâi s'on sè pao reveindzi. Reindrè lo bin po lo mau fâ soveint mé d'effé po coredzi cé qu'ein a fauta.

Tavan, lo grandzi à Madama dè Fontanalaz, avâi on grand câro dè tchoux dein són pliantadzo, qu'est ào bas dão prâ, derrâi la mâison. Po dái bio tchoux, c'étai dái bio tchoux, dái tétes coumeint dái croubelions, et Tavan ein volliavè férè dè la compoûta po l'hivai ; mà clliâo tchoux aviont dái z'amateu, et on bio dzo, Tavan vâi qu'on lâi ein robâvè, que cein ne lâi allâvè diéro, kâ quand on compté su oquiè, l'est foteint se cein vo manquè. Tot lo drâi, Tavan aqchenâ Troblion d'êtrè lo lärro. Cé Troblion avâi étâ on bon soudzet dein lo temps, mà s'étai mariâ, l'avâi 'na beinda d'enfants, et n'avâi què sè brés po lè nurri. Quoui vint pourro, vint crouïo, et lo pourro diablio, que ne poivè pas niâ lè

dou bets, avai du, binsu maugrâ li, férè lo tristo meti d'allâ recortâ su lè z'autrêz dzeins.

Tavan sè peinsà que lo larro volliavè prao reveni et sè veillâ. S'allâ catisi derrai l'adzo. Lâi allâ on part dè nés po rein ; mâ âo bet dè cauquîs dzo, n'avai pas on quart d'hâora que l'étai ai z'adiets derrâi on bosson dè càodro que l'out couquon que rebenâvè dein on carreau dè favioulès : c'étai lo lârro que lâi s'étai catisi et que saillessâi à croupeton dè permî lè bâclirès po returnâ à tchoux. Tavan lo laissé copâ on part dè tétèz que lo gailhâ fourrâ dein on sa, et à l'avi que lo lulu vâo traci, Tavan passé l'adzè, cambè lè carreaux dè racenès, châtè su lo voleu, et l'accrotse devant que l'aussè pu décampâ. C'étai bin Troblion.

— Ah ! l'est tè, coquien, que mè robè mé tchoux ! lâi fâ Tavan, te va veni avoué mè, tsancro dè lârro, et tè vé ragliâ ton compto ! apporta cé sa !

Troblion, pe moo que vi, n'ousâ pas sè rebiffâ, kâ se l'avai voulu cresena, Tavan, qu'étai foo que n'or, l'arâi émel-luâ coumeint on allumetta. Ye pre don lo sa, et traça dévant Tavan que lo tegnai pè sa rouliéro su lo cotson, et que lo menâ tot drâi à l'hotô.

— Achita-tè quie ! se lâi fâ ein lâi montreint onna bantsetta à coté dâo cheindri, et tandi que lo larro sè tint sein budzi, coumeint onna ratta âo fond de 'na trappa, Tavan preind dein lo terrain de la trablia on grand couté, lo repassè su lo fuset, s'approutsè dè Troblion, et hardi ! l'eimpougne de 'na man on lard, peindu à la tsemenâ découté lo coumâcllio, l'en coupè on bon cartâi, lo tsampè su lo sa à Troblion, et lâi fâ :

— Tai ! po couâirè avoué lè tchoux, et sauva-tè, mâ ne lâi revint pas, sein quiet : gâ !

Troblion pliorâvè coumeint on vé. Vollie démandâ perdon et remachâ ; mâ Tavan lâi fe : « Trace ! et cotâ la porta. »

Troblion n'est jamâi retornâ à tchoux.

LA LÉGENDE D'ÉVIAN

OU LE GENDRE GUÉRISSEUR

Il y avait, au quinzième siècle, dans les environs d'Evian, un certain baron de la Rochette, dont la fille se nommait Béatrix.

Elle était charmante, il en était fier, mais il avait la goutte, et, quand survenait une crise, on l'entendait se donner à tous les diables.

Figurez-vous ce chevaleresque grognard, claquemuré désormais en son castel, et ne pouvant plus ni guerroyer, ni festoyer, ni chasser, ce dont il enrage. Quant à moi, je me le représente assis, ou plutôt presque couché dans un grand fauteuil gothique que surmonte son écusson, les jambes enveloppées de fourrures et soutenues par des coussins, le bonnet du malade enfoncé jusqu'aux sourcils, la moustache retombant d'une façon lamentable.

Un varlet lui montre des armes qu'il vient de fourbir. A quoi bon ! Le chapelain donne lecture d'une invitation à quelque joyeux repas. Se moquerait-on, par hasard ! Un son de cor passe au loin, et les deux lévriers endormis devant l'âtre relèvent leurs longs museaux par un aboiement de regret... Silence, maudites bêtes et ne me rappelez pas que les autres courrent les bois ! Mais silence donc ! corne-boeuf !

Et les pauvres chiens, qui n'en peuvent mais, se voient menacés par la bâquille seigneuriale.

Une bâquille ! quand on devrait manier la lance ou l'épée ! car monsieur le baron n'a guère plus de la soixantaine : il est vert encore et pourrait prétendre à tous les plaisirs, à toutes les gloires. Satané mal.

Parfois il rêve qu'on l'en a délivré. Il se retrouve alerte et gaillard, poursuivant le cerf ou le sanglier, piaffant sur son cheval ou vidant quelque coupe remplie d'un vin généreux... Mais une douleur aiguë le réveille en sursaut. Aïe ! aïe ! aïe !

C'est la réalité ! c'est la tisane !

Elle lui était offerte, à la vérité, par les blanches mains de sa fille Béatrix.

— Pauvre enfant, avait-il souvent répété, ce n'est guère créatif pour toi non plus ! Etre réduite au rôle de garde-malade, à ton âge, quand les plus riches seigneurs d'alentour se disputent l'honneur de t'avoir pour chatelaine.

— Je ne désire, mon père, que rester auprès de vous, disait-elle invariablement, je ne me marierai pas.

Cette réponse obstinée, mais sincère, étonna d'abord le baron. Elle finit par l'irriter. Un jour, comme frappé d'une inspiration soudaine, il s'écra :

— Si fait ! tu te marieras ; mais avec celui qui trouvera moyen de me guérir !

Et, déjà souriant à ce nouvel espoir :

— Quand bien même il serait pauvre et de petite noblesse, continua-t-il, je le choisirais pour gendre. Il reprendra mon nom, corbleu, puisque je n'ai pas de fils !... Oui, c'est résolu, ma baronne et ma fille à qui me débarrassera de ma goutte !

Le chapelain, aussitôt mandé, reçut l'ordre de transcrire cette attractive promesse et de la répandre à plusieurs exemplaires dans toutes les contrées avoisinantes.

On n'avait alors ni les petites affiches, ni la quatrième page des journaux. La publicité se faisait à son de trompe et par des courriers spéciaux. Ce rôle revenait de droit à l'écuyer favori du baron.

Il se nommait Arnold. Il était jeune et beau, de naissance obscure, mais d'une éprouvée bravoure. Avec cela, quelque peu ménestrel, c'est-à-dire musicien et poète. Maintes fois on l'avait admis à l'honneur de dire ses vers devant Béatrix, ou bien de chanter avec elle quelque langoureux duo. Est-il besoin de le dire ? dans un danger quelconque, il avait sauvé ses jours. Bref, il l'adorait.

Mais secrètement, au fond du cœur, sans espoir.

Et pourtant, il ne désespéra qu'en apprenant la singulière imagination du baron de la Rochette.

Ce n'était donc pas assez d'avoir pour rivaux les nobles célibataires du voisinage, voilà que maintenant il lui faudrait apprê-

hender aussi les médecins, les charlatans les apothicaires !

Enfin, par une dernière ironie du sort, c'était lui, lui-même qui devait aller leur faire appel ! Impossible de décliner cette navrante mission ; le devoir lui commandait d'obéir.

Le pauvre Arnold partit, mais la tête et le cœur à l'envers. Il devait commencer par Lausanne... Il n'alla que jusqu'aux bords du lac, et se rejeta follement dans les bois, contant sa peine à tous les arbres.

Prodige !... L'un d'eux, un énorme châtaignier, lui répond. Une voix humaine en est sortie.

Des larmes voilaient les yeux du jeune écuyer. Il les essuie, regarde et reconnaît que ce tronc monstrueux s'est évidé, formant une sorte de grotte végétale au seuil de laquelle apparaît un vieillard, un ermite.

Il a tout entendu, il achève de confesser Arnold.

Puis, un orage éclatant tout à coup, il lui désigne sa demeure comme un refuge :

Entrons ! Peut-être trouverai-je, mon enfant, un moyen de te consoler.

L'excavation de l'arbre est assez spacieuse pour une cellule d'anachorète. Il y reste même encore le coin de l'hospitalité.

Une pierre tient lieu d'escabeau. Le vieillard fait asseoir Arnold, et lui-même il s'assied sur son lit de mousse.

— Courage ! reprend-il avec un accent si affe clueux qu'on dirait celui d'un père. Il y a, tu peux m'en croire, plus malheureux que toi !... Juges-en par mon histoire.

L'écuyer, par un geste respectueux, montra qu'il l'écoutait.

Après s'être un instant recueilli, l'ermite continua en ces termes :

— Celui qui te parle fut un des plus puissants seigneurs de la cour de Bourgogne. Il avait des domaines, des richesses et, mieux encore, toute une vaillante lignée !...

Lorsque notre duc, Charles-le-Téméraire, publia son ban de guerre contre la Suisse, je comptais autour de moi, sous la même bannière, treize fils et petits-fils. Ils sont tombés, ils sont morts, les uns à Grandson, les autres à Morat... Le siège de Nancy devait me prendre les derniers...

C'est après ce désastre que j'ai choisi cette retraite, oubliant jusqu'au nom glorieux de ma race éteinte ! Les bêtes fauves sont aujourd'hui mes seuls compagnons ; mon unique demeure est ce vieux châtaignier... Mais je prie, j'espère et je crois !... Un chrétien n'a jamais tout perdu... Il lui reste le ciel... Il lui reste Dieu !...

Rien de vénérable, rien de touchant comme la mélancolique résignation du vieillard terminant ce récit.

— Permettez-moi cette observation, mon père, répondit le jeune écuyer, que votre barbe est toute blanche et que je n'ai guère passé vingt ans !

— Aussi je te prends en pitié, mon enfant, répliqua l'ermite. Remercie ta bonne étoile qui t'a guidé vers moi. Je souffrais de ce même mal auquel le baron de Rochette est en proie, et j'ai découvert ici près une eau bienfaisante qui m'en a délivré... L'orage s'éloigne... Viens !... Viens puiser à cette source, et la santé de ton maître et ton